Je vous déteste tous

à Alain B… la faiblesse des tout-puissants

Jonathan Loppin *Je vous déteste tous*

10 octobre 2008 / 31 janvier 2009
Lab-Labanque, Béthune

Eyeless in Gaza

Jonathan Loppin façonne de l'inutile en série, suspendu sur une clôture inhospitalière.

Dans cette ancienne Banque de France à Béthune, fermée en 2006 et restée intacte, je me suis déterminé pour les espaces fantômes de cette forteresse made in France. Conditionnements de monnaie, billets, chèques, bons du trésor, lingots, bijoux, objets d'art…

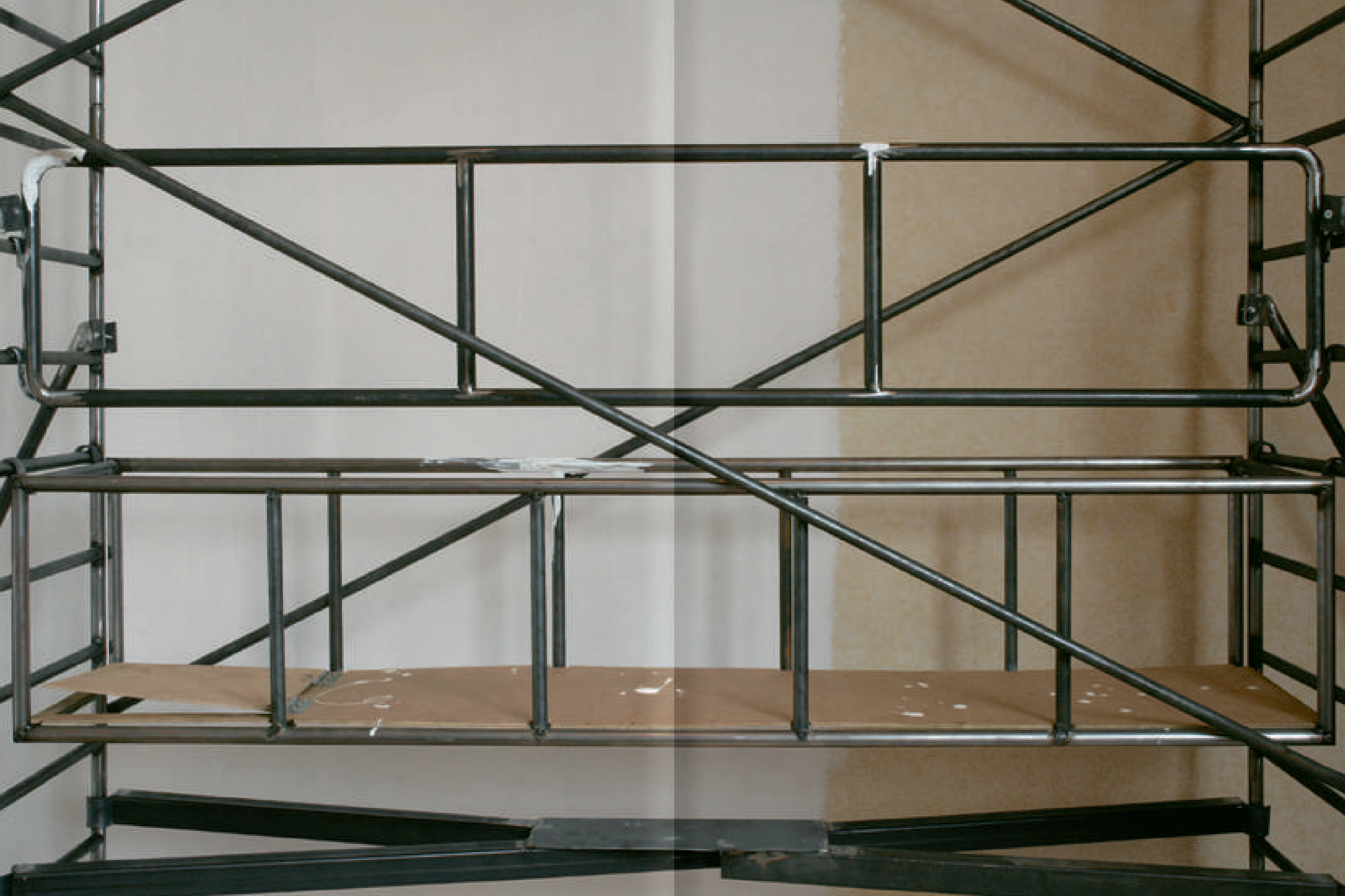
J'ai tout de suite pensé à Sophie Dubosc et Jonathan Loppin, deux artistes dont les sujets et les positions sont antagonistes avec le consensus mercantile ambiant des nouvelles générations. Cette exposition en trio n'est pas un remplissage autour d'une thématique. Nos dispositifs sont des actes individuels scénarisés en accord dans trois lieux qui les amplifient. Sophie et Jonathan interviendront dans les appartements du directeur de la banque, vaste logement en angle de type Haussmannien avec des combles au dessus.

Pour Jonathan la vie autour, le standard de l'objet le plus trivial et les conflits du monde font acte d'emblée. Dès notre arrivée, il nous emmène sur les ruines de la Chartreuse des femmes et sur le vaste territoire d'Emmaüs à Bruay-La-Buissière. Étaient entreposées toutes sortes de matériaux et objets répertoriés. Un amas infini de chaises désassemblées, en arrêt. Parc de caddies contenant des fragments de vie : pendule, puzzle, portait de mineur, assiette fleurie, bottines, pédalier, magazines… en attente.

Dans la rue un jeune nous dit "vous venez là où a été tourné *Bienvenue chez les ch'tis*". Nous ne savions pas. Le jour s'éteint place Clémenceau. Quand on lève la tête on aperçoit dans l'appartement des luminaires qui assignent les plafonds en bienvenue. À l'intérieur, l'amorce du couloir sans fin fait apparaître une succession de frontières et impasses où demeure la sensation de dérèglements plus ou moins apparents. Les aquariums posés sur un mobilier lourd, enveloppent des reliques brumeuses. Des silhouettes apathiques semblent encore activées. À coté le souffle d'un attentat a dilaté les portes vitrées, et l'impact sur chaque chaise silencieuse semble accélérer les épisodes suivants. Volte face : on alterne avec l'oppressante salle des souricières de Sophie, au-dessus. Ça suinte entre les deux. Empilement contre les murs d'une des chambres, de chaises démembrées, comme prothèses incarnant l'inaptitude. Quand l'appartement se fait angle, deux colonnes trop parfaites surprennent dans leur posture de fausse harmonie. La rencontre inattendue avec la caisse de transport vibrante initie un déplacement vers nulle part. Dans la cuisine, patates du nord et piles d'assiettes de collectivité, équilibre instable d'état de guerre permanent. La porte s'entrouvre sur une espèce de lit de forme carrée sur lequel un tas sommeille sous les couvertures. Émanation d'un amas de corps anonymes. Fable de guerre. Rassemblement. Restons groupés. Dans la grande salle de bains en carrelage blanc et vitres translucides, semblable à une salle d'autopsie, le lavabo et la baignoire sont remplis de liquide noir. Mise à niveau des années d'encre noire de l'écolier ou apologie des violences en passions. En fin de couloir l'échafaudage échafaude l'inachevé. Un recouvrement acrylique d'aujourd'hui se glisse sur un papier peint d'hier. Retour d'un début en fin de chantier.

Jonathan marche sur la pointe des pieds et déambule partout à la fois. Il consigne l'individuel au collectif. Il explore à la lampe torche les objets et dispositifs produits par l'art moderne et contemporain. Syndromes collectifs, scènes de chasse, sacrifices sur l'autel de l'enfance, paysages de papier sur des caisses de munitions. Tout ce qui apparente nos trois territoires, avec une bombe à retardement qui projette des particules de vies contre les murs.

Claude Lévêque, 27 février 2009



par Marie-Hélène Tessier

Dîner de famille

Il m'envoyait régulièrement des nouvelles d'Europe, mais sa dernière lettre avant qu'il ne disparaisse, avait un autre ton. Celui d'un appel. Des esquisses accompagnaient une invitation. Je reconnaissais bien l'appartement de Béthune mais une nouvelle occupation des lieux présentait chacune des pièces de la maison arborant des objets amoncelés, dans une atmosphère de déchéance familiale. Nous sommes tous coupables dans cette affaire. La sale affaire, on ne lui avait rien laissé. Rien de plus que les appartements vides du directeur de l'ancienne Banque de France où il pouvait se loger temporairement. Des terres qu'il pouvait cultiver à loisir sans qu'il en soit foncier. Il avait vendu les restes, à quelques exceptions près puisqu'il avait gardé une partie du mobilier de la salle à manger, quelques lustres et une collection de chaises réservées pour les récitals dont personne n'avait voulu. Sa mère, ma tante, m'avait dépêchée au chevet de sa disparition après que je fusse déjà en route. Elle était toujours un peu décalée de la réalité sur laquelle elle gardait un jaloux retard. Amas d'antidépresseurs. Puisqu'il s'agissait encore de son fils, elle me demandait d'éclairer l'obscurité qui les séparait, cet espace infini entre elle et lui, une allumette dans le néant. Surtout depuis le décès du directeur, mon oncle, ce spectre déchu, son double.

J'étais déjà dans l'avion quand j'ai décacheté l'enveloppe manille qui contenait un billet Vancouver–Paris et quelques coupures de journaux. *Conte d'hiver pour une esthétique de la mort. Un dîner de famille en Flandre a mal tourné. Pères assiégés par fils détraqué. L'art contemporain, du désœuvrement à la décadence.* J'avais vu quelques reportages peu concluants. Des gens penchés sur un imbroglio pour lequel j'avais peut-être quelques fragments de réponse. Certains éléments contradictoires de blocus et d'enfermement m'empêchent encore d'y voir clair. Il ne s'agit ici que de ma version des faits, limitée aux renseignements que j'ai moi-même compilés. Puisque l'invitation m'apparut contenir une certaine urgence, je m'y suis rendue comme on se rend quelque part avant qu'il ne soit trop tard.

Je montai à l'étage en marchant sur des œufs. C'était ouvert. Il n'y avait personne mais c'était habité. Tout ici agissait en son nom. De la rue à l'escalier, du couloir à la cuisine, du salon à la salle manger, de la salle de bain à la chambre, je me laissai progressivement glisser vers les espaces, concentriques, qui exhibaient des assemblages centrifuges. Accepter l'invitation-piège c'était nager dans les eaux acides d'un recueil d'épigrammes, dans une superposition d'histoires personnelles et collectives, socle de l'identité intemporelle, puisqu'il s'agissait, au nom du père et du fils, de l'histoire de toutes les guerres, de toutes les colères, de toute amertume, mépris, de toute solitude. Nous sommes tous des héritiers. Des déshérités. Des hérétiques. En porte-à-faux, on cherche à sauver sa peau. L'installation elle aussi se faufile, elle est faux-fuyant. Elle se déploie dans la dérobade, aussitôt arrivée repartit. Derrière chaque sculpture une performance a eu lieu. Chaque forme, la relique d'une action. Jonathan empile, superpose, stocke, déverse, place, dépose, délicatement. Il archive, opacifie, souffle, met le feu, fait violence, abîme, avec élégance. Il entasse, couvre, cache, s'assied debout. Il dévisse, démembre, démantibule, range, avec soin. Il éteint, allume, réfléchit la lumière. Miroite, érige, échafaude, divise et recommence. La main comme une constante dans une progression métonymique du vide au volume. De l'assiette au fruit, du verbe à la matière, de la banque au musée. De l'œuvre au spectateur, émancipé. Moi qui m'inquiétais de son état, j'ai tout de suite compris qu'il était en pleine forme. Il s'affranchissait de la tyrannie d'un capitalisme déchaîné tout en préservant un vocabulaire militaire, de sorte que de partout émanait une inquiétante bienveillance, un étrange campement. Avec l'écho de *La rumeur des batailles* d'en bas et l'assiduité des vieux fantômes de l'étage du haut, il était par ailleurs en très bonne compagnie. Pour ma part, j'étais livrée à moi-même, seule avec mes soupçons, dans cette demeure que je ne reconnaissais plus. En vrac, voici ce que j'y ai trouvé…

Piles
de vaisselles
solitude industrieuse
zèle nonchalant
Chaud et froid
Métal
d'une gamelle
démultipliée
excessive
Invention
des premières piles
électriques
faites de disques
de métaux empilés
les uns
sur
les autres
séparés
par des rondelles
de drap ou de carton
imbibées d'eau acidulée
Manie des piles
Porte-bouteilles
Colonnes de City Strass
Toutes les piles
de l'art contemporain
Piles de centimes
érigées
en vidant
nos tirelires

Sculpture
Forteresse
Muraille et pont-levis
Chute et barrage
Totem
Artiste
Autiste
Même fascination
pour les objets et les
systèmes mécaniques
Dessin
à la mine dure
3H
Graphite
Acier inoxydable
Aluminium
Plomb
Argent
Goût de métal
dans la bouche
Premiers signes
d'une artillerie
Nous sommes tous
des seigneurs défendant
chefs de blasons
Si faire de l'art
c'est d'abord
planter un drapeau
il s'agit ici d'en décrire
les armoiries
de blasonner

Réserve
Danger de pénurie
Trop plein de colère
Un débordement
de pommes de terre
Copieuse provision
au-dessus
des coffres
Rapport inversement
proportionnel
entre surplus et survie
Vie plus sûre
Mondes superposés
du vieux couple
de l'art et de la finance
L'éternel concubinage
Stockage
Trois mois de consommation
Sécurité nationale
Polysémie
Métonymie
Déversement
Transformation
120 000 tonnes par an
Cultivateurs
de l'espace-temps
nous habitons les histoires
et celles-ci nous habitent
En somme, la pomme
au cœur du récit

Pouponnières
Formes aqueuses sèches
Incubateurs d'entreprise
Réceptacles
d'autant d'idées naissantes
que de rêves brisés
sous conditions optimales contrôlées
Gardiennes d'embryons
réchappés
sous vide
Archivage de projets inaboutis
sous observation continue
car bien que résilientes
les idées sont des objets fragiles
toujours menacées
car même une fois incarnées
elles doivent passer l'épreuve de la durée
Nous sommes tous des rescapés
des récupérés
les poubelles de demain
Des bébés-éprouvettes
mi-conscients, mi-opaques
Translucides
Genièvre avec glaçons
dans un verre givré
vert-de-gris
Chuche Mourette

Silence morbide
De l'opacité à la transparence
avant de s'attabler autour
de la pièce de résistance
La frontière est mince
entre le souffle de la vie et de la mort
Dans l'entre-deux pièces
portes pulpeuses
enceintes
de quelque chose
de grave à l'horizon
Balbutiements
Écume aux lèvres
Aux confins de la courbe du sein
et de la ligne de la jambe
tout ne tourne pas rond
derrière la porte mamellaire
Un seuil globuleux laisse entrevoir
les traces d'un crime
en pièces détachées
Le verre magnifie
le présage d'une mort annoncée
Un souffle court
avant d'exhaler toute la haine
qui a sèchement convié la famille
La scène qui suit
éclairera l'ampleur des dégâts

Dans la
salle à manger
il n'y a ni nappe
ni couvert ni table
sept chaises calcinées
viscéralement cramées
Goût brusque de craie
Dessin au fusain noir
Pyromanie élégante
Élocution radicale
sans équivoque
Geste certain
catégorique
sans appel
droit au but
Dîner d'État
invités menés
droit au bûcher
Fantaisie militaire
Un repas mythique
règlement de compte
entre un individu et
le reste du monde
Sommet en déclin
Invitation-piège
Autodafé
Odeur de soufre
Ambiance de siège
De brusques évidences
Humour noir charbon
Monochrome naturel
vérité matérielle
Encercler
Affaiblir
Prise
Reddition
On a compris
ça a chauffé
Peintures
noires
de Goya
renversées
Pères consumés
pourvoyeurs éternels
géniteurs ou étatiques
Et nous sommes tous
des Pater pathétiques
des fils de banquiers
des pattes de chaise
Portemanteaux

Trouver un siège
pour s'asseoir tranquille
Impossible
Debout comme un absolu
Un boisé de chaises
démembrées
démantibulées
entassées
empilées
amurées
Folie assumée
Chaos organisé
Campeur squatteur
qui aime faire un tout
avec un rien
Compulsion obsessive
Maniaco-dépressive
Clavicule disloquée
Tendinite aiguë

Bûches pour la cheminée
Brûler ses meubles
pour se chauffer
c'est faire un drapeau
avec sa chemise
Du support surface
en quatre dimensions
La bibliothèque de la maison
là où on assoit ses idées
Cathédrale de chaises
Exaspération
L'art in situ
un sit-in
à l'envers
marcher sur ses mains
s'asseoir sur sa tête
Nous sommes tous
des miraculés
des jongleurs de béquilles

monticule
ronde de nuit
éminence grise alitée
une petite lampe de chevet
éclaire une esquisse assombrie
gomme de mie de pain pour fusain
l'action de repentir empâte le dessin
comme dormir oblitère, recouvre le réel
Anguille sous roche, abcès, protubérance
Tumeur latente, ulcère, mauvaise conscience

salle d'eau
empâtement
stagnation
Tactique
d'usure
Pollution
des vivres
Cette histoire
a donc fait couler
beaucoup d'encre
Puits empoisonnés
pétrole dans la mer
Grande sape finale
Sang noir de terre
Dessin indélébile
sur papier glacé
Départ précipité
rumeur de la fin
Caisse en bois
dans son coin
grommelle
Un qui-vive
en conserve
une fièvre
convulsive
Difficile
mise au point
Objet spécifique
fermé sur lui-même
Fil électrique
Adieu

post-scriptum
Tours jumelles
couleur sanguine
idéale pour le rendu
des volumes arrondis
et fort finement agencée
au marbre de la cheminée
Des colonnes accouplées
Deux doriques flanqués
de nulle part au milieu
Incongrus, saugrenus
Binoculaire géante
admirant plafond
Jambes lourdes
un peu gourdes
Piètres maçons
ancien théorème
origine du totem
le père assassiné
Remords du fils
Pulsion colosse
Culturel édifice
Histoire de l'art
Ça tient bien la route
Mue de la haine noire
en culpabilité toute rose
Un dernier salut militaire
avant de faire la pause
libre et désobéissant
Avant de se taire
à demi-conscient

début de la fin
projet en chantier
dans une autre dimension
du double à la demie
on se divise
on se soustrait
on s'économise
demi-mesure
plus petit que nature
on a dû rétrécir
sans s'en rendre compte
échafaudage impossible
théâtre de l'absurde
indétermination du récit
errance
espace blanc aphasique
au-dessus de la communication
Demi-tour
retour à la case départ
qui n'est plus tout-à fait la même

Œuvres

Réserve _2008
Pommes de terre “Mona Lisa”.
Installation in situ.

Piles _2008
Assiettes militaires en aluminium,
cuillères à soupe en acier inoxydable.
Dimensions variables.

Pouponnières _2008
Commodes en chêne, bac en verre sur mesure,
lait de beurre projeté, matériaux divers provenant
de sculptures ratées.
110 x 53 x 130 cm chacune.

Souffle court _2008
Plaques de styrène thermoformé installées
sur une paroi de portes-fenêtres.
Installation in situ.

Je vous déteste tous _2008
7 chaises en bois calcinées.
Dimensions variables.

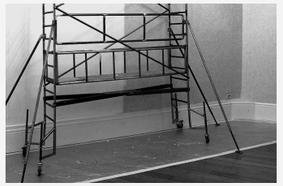
Assis sur ma tête _2008
230 chaises en bois démontées et classées.
Installation in situ.

Le dormeur _2008
Lit en bois, couverture en laine, matériaux divers.
300 x 300 x 200 cm.

Brut _2008
Résine époxy teintée en noir.
Installation in situ.

Boîte de départ _2008
Caisse de transport, moteur électrique vibrant.
70 x 58 x 105 cm.

Jumelles _2008
Colonnes en polystyrène haute densité résiné
recouvert de gravillons de marbre rose.
350 x 50 x 50 cm chacune.



Un demi _2008
Échafaudage acier à l’échelle 1/2.
300 x 150 x 35 cm.

Jonathan Loppin, né en 1977 à Château-Thierry, vit et travaille à Paris et à Rouen

Expositions

Expositions personnelles

2008 *Water Boarding*, Caravan Gallery, Berlin
Voler dans les plumes, Galerie Marie-José Degrelle, Reims
Je vous déteste tous, Lab-Labanque, Béthune
2007 *En réunion*, Sox 36, Berlin
Ronde de nuit, Abbatiale St-Ferréol, Essômes-sur-Marne
2006 *Le Souffle*, La Générale, Paris

Expositions collectives

2009 *Sentiers Rouges 2009*, Schifflange, Luxembourg
No(t) music, Le Fort du Bruissin, Francheville
Journées Européennes du Patrimoine, Jardins de l'Élysée, Paris
2008 *Pause !*, Galerie Mica, Rennes
Traversée d'art, Espace 1789, Saint-Ouen
Howl, Berlin
2007 *Les Ronds-points de novembre*, Saumur
Logiques du rêve éveillé, Les instants chavirés, Montreuil
2006 *Géographie d'une occupation*, La Suite, Château-Thierry
Rencontres internationales Paris/Berlin, Cinéma du Monde, Paris
Flux, L'étage, Paris
2005 *En chantier*, La Vitrine, Limoges
L'odeur brusque des fleurs, La Suite, Château-Thierry
Schau des Meisterklassen III, Galerie Hengevoss-Dürkop, Hambourg
2004 *Nous autres*, La Suite, Château-Thierry
Si jamais un corps étranger, L'Impasse, Paris
Félicités, Quai Malaquais, Paris
Secret Garden, Espace Fiori in Festa, Milan
Vertigo, vitrine culturelle de la RATP, sation La Madeleine, Paris
Deux-tiers un-tiers, Jour de la Sirène, Paris
Presque, L'Impasse, Paris
2003 *Echelle un*, L'Impasse, Paris
Singles, Galerie Pitch, Paris
We don't play, La Ménagerie de Verre, Paris

Ce catalogue a été réalisé à l'occasion de l'exposition
Je vous déteste tous de Jonathan Loppin au Lab-Labanque de Béthune
du 10 octobre 2008 au 31 janvier 2009.

Commissariat d'exposition : Philippe Massardier
Coordination : Lara Vallet
Médiation : Fabienne Moison, Lucie Orbie et Émilie Zehnder

Lab-Labanque, centre de production et de diffusion en arts visuels,
est un équipement de la Communauté d'agglomération de l'Artois, Artois Comm.
Lab-Labanque : 44, place Clémenceau, 62400 Béthune
Téléphone : 03 21 63 04 70
http://www.lab-labanque.fr

Photographies : Marc Domage et Jonathan Loppin
Réalisation graphique : Hervé Imbault / les Télécréateurs
Impression : Chartrez

Merci à Claude Lévêque

ISBN : 9782951817944

Page ci-contre : ***Voler dans les plumes*** _2008
Galerie Marie-José Degrelle, Reims
Chemises blanches résinées, pieds de micro, becs de gaz
bouteilles de buthane. Installation in situ

Page suivante : ***Water Boarding*** _2008
Galerie Caravan, Berlin
Bois OSB, chaises, tabouret, anneau métallique, néons
Installation in situ